

Critique
Regagner l'autre rive
Lou n'a pas dit non d'Anne-Marie Miéville

Marie-Claude Loiselle

Numéro 76, printemps 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23030ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Loiselle, M.-C. (1995). Compte rendu de [Critique : regagner l'autre rive / *Lou n'a pas dit non* d'Anne-Marie Miéville]. *24 images*, (76), 15–15.

CRITIQUE

LOU N'A PAS DIT NON

Regagner l'autre rive

PAR MARIE-CLAUDE LOISELLE

Lou n'a pas dit non. Ce titre poétique et énigmatique contient pourtant tout le propos du film, quoiqu'il ne sera élucidé que de manière oblique, comme la poésie qui, en soi, est toujours ce qui dissimule autant que révèle. Un titre qui sous-entend une question à la réponse incertaine. «Non» serait ce qui clôt, marque un terme. Or ici tout ce qui émane de Lou, véritablement lumineuse, est ouvert, mû par un élan infini où un «non» n'est jamais que le signe de l'incertitude.

Anne-Marie Miéville propose une fiction en forme d'interrogation: sur la vie, l'amour, les rapports humains. Si l'importance de la parole dans ce film est indéniable, ce n'est pas qu'elle y soit abondante — ce film est moins bavard que la majorité —, mais plutôt qu'elle vise à retrouver sa fonction primordiale d'échange (au sens idéal) à travers le dialogue, c'est-à-dire une parole qui tente de franchir l'abîme qui sépare un individu d'un autre. Lou prête son oreille et sa voix à un service téléphonique bénévole — bien qu'elle soit consciente de ne pouvoir «satisfaire» ceux qui l'appellent. La parole ici ne cherche pas à créer un pont, à combler cet abîme. Ainsi, on pense à Maurice Blanchot qui a si bien exprimé comment les intervalles, qui rythment tout dialogue en permettant d'écouter l'autre, sont aussi ce qui, irrémédiablement, me sépare de lui, me place en dehors de lui, différent de lui.

Cette idée de différence ne contraint pourtant pas à l'incommunicabilité. Différent ne veut pas dire opposé. «Ne nous cherchons plus comme des contraires, dit le texte du film de Lou à la fin.(...) Unissons nos humanités...» Cette rencontre de deux humanités, de l'homme et



Lou (Marie Bunel).

de la femme, est une sorte de fraternité en devenir, un idéal du couple dont les parties ne s'opposent pas plus qu'elles ne se fondent l'une dans l'autre.

On comprend que l'élément central du film est précisément la rencontre avec l'autre. Or cette rencontre n'est possible qu'à la condition de pouvoir s'arracher hors de soi. Lou incarne, sous plusieurs aspects, ce mouvement d'une quête, d'un désir inhérent à tout échange, tandis que Pierre, tel que la cinéaste nous le montre vers le début du film, prostré sur son lit, somme toute aussi seul que le mendiant sur lequel enchaîne le plan suivant (filmé dans la même position que Pierre), exprime l'impossibilité d'une rencontre amoureuse. À l'image de Malte Laurids Brigge, le personnage de Rilke, «il est replié sur lui-même, sans ouverture vers aucun dehors, se nourrissant à jamais de lui-même.»¹ Et c'est là l'essence des reproches que lui adresse Lou: «Tu n'écoutes que toi, tu n'entends rien». Il est d'ailleurs incapable d'entendre la musique de Mahler — qu'il interrompt furieusement après quelques

mesures, fermé devant l'écho de ce «concert sans fin» qui l'assaille, cette musique comme une voix aux résonances infinies projetées au-delà d'elle-même et du temps. Par un art superbe de l'enchaînement des séquences, Anne-Marie Miéville exprime cette rupture irréparable de Pierre avec le monde (avec l'autre): Pierre, enfant, se tient debout devant une fenêtre ouverte sur un lac. Il regarde l'autre rive tandis que sa mère lui dit d'une voix modulée par le reproche: «Il faut rêver sérieusement, Pierre.» Puis, alors que la bande-son enchaîne violemment sur les premiers accords de la 6^e symphonie de Mahler, la caméra effectue un rapide zoom-in vers la rive opposée: vertige de la conscience d'un dehors inaccessible (?); Pierre (adulte), irrité, ferme le rideau et fait taire la musique.

Pierre voudra franchir cet abîme par un mariage (symbolique), mais ce geste est ici le contraire de ce qui pourrait lui faire atteindre la rive. Lou, quant à elle, est tout entière portée par un mouvement d'investigation, mouvement de la vie même, qui la conduit vers l'autre. À la question «Qu'est-ce que vous cherchez?», Lou répond: «Peut-être que je ne veux rien d'autre que ça justement, chercher». Chercher, entre la pesanteur et la grâce, «celui qui dans son regard nous tient comme un tout». Chercher à quoi peut ressembler ce lien qui permettra d'atteindre la rive où l'homme et la femme peuvent être ensemble, simplement.

À l'instar de Pierre qui part en Allemagne voir une phrase de Rilke, Anne-Marie Miéville filme les mots, sensualise toutes ces idées jusqu'à les rendre palpables, frémissantes. Elle relève ainsi le plus grand défi qui s'impose au cinéma: matérialiser l'abstraction en lui laissant pourtant la grâce. ■

1. Claude David, *Préface des Carnets de Malte Laurids Brigge*, Gallimard, 1991, p.15.

LOU N'A PAS DIT NON

France 1994. Ré. et scé. et mont.: Anne-Marie Miéville. Ph.: Jean-Paul Rosa Da Costa. Chorég.: Jean-Claude Gallotta. Int.: Marie Bunel, Manuel Blanc, Caroline Micla, Geneviève Pasquier, Metilde Weyergans, Harry Cleven. 80 minutes. Couleur. Dist.: Prima Film.